

Fondamentalistes ou scientifiques... ?

Ce titre traduit l'alternative devant laquelle nous place une lettre de M. Félix Moser, étudiant à la Faculté de théologie de Neuchâtel. Nous la publions ici, entrecoupée de nos réponses. Nous espérons par ce dialogue contribuer à clarifier notre position.

F. MOSER : Dans le numéro 1 de votre revue, vous écrivez que vous désirez favoriser le dialogue et la réflexion théologique, proposition qui me semble intéressante. Or je constate que la place réservée au courrier des lecteurs occupe une mince place dans votre revue. Peut-être n'avez-vous point reçu de lettres ? Dans ce cas mea culpa ; dans ce cas-là, je regretterais aussi l'absence de réactions que suscite la naissance d'une nouvelle revue. Il me semble en effet important que nous puissions nous exercer librement à la polémique. La polémique est une condition du dialogue théologique pour autant que ce dialogue se soucie de cohérence et ne se contente pas de relativisme. Le relativisme que l'on confond souvent avec tolérance est dénoncé par M. Pierre-André Stücker dans son livre « Tolérance et doctrine » où il écrit notamment :

« L'on aurait bien tort de renoncer à la polémique dans le souci de se montrer tolérant, si tant est que la tolérance ne consiste nullement à s'entendre hâtivement avec autrui pour ne pas devoir se reconnaître différent, mais bien à se reconnaître des adversaires qui ne sont nullement des ennemis et avec lesquels il se révèle toujours valable de jouer avec une partie du dialogue. »

HOKHMA : Si le courrier des lecteurs a occupé si peu de place dans les numéros précédents, c'est effectivement par manque de réactions écrites de nos lecteurs. Nous vous remercions donc d'autant plus d'avoir pris la peine de formuler votre pensée et de nous forcer par là à cette « partie de dialogue. »

F. MOSER : Pour engager le dialogue avec HOKHMA, je me heurte cependant à deux obstacles majeurs :

1. La question relative à vos présupposés
2. L'absence d'une définition claire de votre principe herméneutique

1. La question relative à vos présupposés

Navré, les quelques lignes de votre éditorial me paraissent bien vagues et contenir une contradiction interne. Je cite :

« ... C'est pourquoi tout en utilisant les instruments de travail scientifiques existant pour étudier la Bible, HOKHMA reconnaît en elle seule son autorité... »

1. 1 L'utilisation des instruments de travail scientifiques existant.

Doit-on sous-entendre dans ce premier membre de phrase « sans restriction aucune » ?

Si votre discours théologique se veut scientifique, vous devez admettre toutes les méthodes d'investigation que nous fournissent les sciences bibliques. Vous acceptez, ce faisant, l'axiome de Semler qui affirme que les textes de la Bible sont comparables aux grands textes de la littérature mondiale et que, par conséquent, ils transmettent un message (au sens linguistique) susceptible d'être élucidé et compris grâce à l'usage autonome de la raison. Au niveau de leur écriture — *et non de leur thème* — les textes bibliques sont des textes historiques présentant des caractéristiques analogues à tout autre texte ; ils sont dès lors accessibles à l'investigation critique au même titre que d'autres documents. Ecrits par des hommes à un moment donné de l'histoire, ils sont susceptibles d'être analysés par l'intelligence humaine. Cette définition est tirée de la leçon inaugurale de M. Jean Zumstein « L'interprétation du Nouveau Testament ». Le terme « scientifique » présuppose à mon avis l'acceptation de l'historico-critique (entre autres) comme méthode d'investigation et ceci sans préjuger des résultats qu'elle nous fournit.

Dans ce contexte, je vous invite à prendre position face à l'article de R. Bultmann « Une exégèse sans présupposition est-elle possible ? » in « Foi et Compréhension », vol. II, pp. 167-175.

HOKHMA : *Nous reconnaissons avec vous que « les textes de la Bible sont comparables aux grands textes de la littérature mondiale », ce qui justifie l'utilisation de toutes les méthodes d'investigation possibles. Nous croyons avoir montré, par le choix des articles publiés, que nous accordons une grande importance à la recherche archéologique (cf. les articles de K.A. Kitchen, par exemple) historique (cf. les articles de W. Gasque, par exemple) ou philologique et exégétique (cf. l'article de F. Michaëli, ou celui d'A.*

Feuillet qui paraîtra dans le prochain numéro). Il nous faudra certainement enrichir encore cette panoplie par la publication d'autres articles utilisant d'autres méthodes.

Nous pensons toutefois que les textes bibliques ne sont pas assimilables aux autres écrits, ne serait-ce que parce qu'ils nous rapportent la vie d'un peuple marqué selon eux (et nous le confessons avec eux) par l'intervention de Dieu tant dans sa pensée (parce que Dieu lui a parlé) que dans son histoire politique (parce que Dieu a agi en sa faveur de façon particulière).

Dans ce contexte, l'adjectif « scientifique » est particulièrement ambigu. Vous en déduisez que nous devons accepter la méthode historico-critique sans préjuger de ses résultats. Or voici comment Bultmann la caractérise dans l'article que vous citez : « La méthode historique inclut la présupposition que l'histoire est une, c'est-à-dire qu'elle est une suite ininterrompue de faits dans laquelle les événements sont reliés les uns aux autres par l'enchaînement de cause à effet. (...) Cet enchaînement clos signifie que la continuité de l'évolution historique ne peut être rompue par l'intervention de puissances surnaturelles ou de forces de l'au-delà, donc qu'en ce sens le « miracle » n'existe pas. » (pp. 169-170.)

N'est-ce pas précisément la méthode historico-critique qui conditionne ses résultats en partant de tels présupposés ? Nous reconnaissons avec Bultmann qu'il n'y a pas d'exégèse sans présupposition. Reste à savoir avec quelle présupposition nous travaillerons.

Quant à nous, la personne même du SEIGNEUR révélé dans l'Écriture nous empêche d'adhérer à la présupposition formulée par Bultmann. Créateur et souverain, libre d'agir par « l'enchaînement de cause à effet » mais aussi d'y intervenir de façon miraculeuse, voilà le Dieu que nous confessons.

Ce présupposé de foi nous rend critiques à l'égard des méthodes scientifiques. Aucune d'elles n'est parfaitement neutre car chacune est mise au point et utilisée par des hommes qui ne peuvent faire abstraction de leur vision du monde (individuelle ou collective ; « préjugé » ou « présupposition »), de leur foi ou de leur incrédulité. C'est particulièrement vrai des méthodes historiques, comme le constate W. Pannenberg : « On ne mettra jamais assez en lumière qu'il n'est pas de jugement historique où n'entre en jeu toute l'expérience qu'a du monde et de soi-même celui qui juge. Cette expérience aura d'autant plus d'influence qu'on aura à juger, sur l'affirmation d'autrui, d'un fait plus extraordinaire. Ce que tel ou tel historien tient pour possible dépend de son image de la réalité et de la

manière dont il intègre dans cette image les vues des sciences — de la physique à l'anthropologie et à la sociologie. Souvent, dans tel cas isolé, la précompréhension de l'histoire quant au champ des possibilités offertes détermine et limite a priori son jugement. » (La Foi des Apôtres, Paris, 1974, p. 119.)

Une approche « scientifique » ne peut, à notre avis, exclure l'intervention surnaturelle de Dieu dans l'histoire. En effet, pour pouvoir nier l'existence d'une chose dans un domaine donné, il faudrait connaître ce domaine tout entier, ce qui n'est pas le cas de la science historique. Nous sommes donc amenés à utiliser tous les instruments de travail scientifiques, mais non « sans restriction » : nous ne pouvons accepter les présupposés qui excluent toute intervention spéciale de Dieu, que ce soit pour révéler des choses qui ne sont pas « montées au cœur de l'homme » ou pour modifier le cours des événements.

Pour paraphraser notre éditorial : nous utilisons les instruments de travail scientifiques (en essayant de ne pas nous laisser enfermer dans une vision du monde positiviste) pour dégager, de la façon la plus rigoureuse possible, le sens des textes bibliques. Nous ne pouvons cependant nous arrêter à une connaissance soi-disant neutre et objective : l'approche la plus « scientifique » fera ressortir l'exigence de ces textes qui revendiquent explicitement notre foi et notre obéissance au SEIGNEUR et à sa Parole. Convaincus par le Saint-Esprit, nous cédon à leur prétention et « nous reconnaissons dans l'Ecriture seule notre autorité ».

F. MOSER : 1. 2 « HOKHMA reconnaît dans la Bible seule son autorité ». Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Pour ma part, cela comporte trois implications :

1. 2. 1 La Bible est Parole de Dieu, c'est-à-dire que le texte en fut insufflé aux auteurs sacrés par Dieu lui-même. La Bible est *plus* un document divin qu'humain (théopneustie).

1. 2. 2 La Bible doit être interprétée par elle-même : le Nouveau Testament interprétant l'Ancien et l'Ancien Testament préfigurant le Nouveau.

1. 2. 3 La Bible donne les normes nécessaires et suffisantes des vérités de la foi. Le langage de la Bible est susceptible d'être compris par le croyant du XX^e siècle sans que ce langage doive être interprété. Voir à ce sujet le cours de M. Pierre Barthel « Le dossier d'accusation du piétisme » polycopié ANETH, 74-75.

HOKHMA : *Nous ne reconnaissons pas sans autre les implications que vous tirez de notre reconnaissance de la Bible comme seule autorité.*

1. Nous ne spéculons pas sur le mode d'inspiration de la Bible, qui nous paraît d'ailleurs être très variable d'un auteur à l'autre (le rédacteur final du livre des Rois n'a certainement pas été inspiré de la même façon qu'Esaïe, ni l'auteur de l'Apocalypse de la même façon que Luc, sans que l'un soit moins inspiré que l'autre). Nous ne spéculons pas non plus pour savoir si la Bible est plus (ou moins) humaine que divine. Ce que nous croyons, c'est que l'Écriture est un document humain par lequel Dieu lui-même parle. La Bible en effet rend témoignage des actes et des paroles de Dieu — culminant dans le ministère et le message de Jésus-Christ — sans pour autant que ce témoignage humain déforme le message que Dieu voulait nous transmettre par les témoins qu'Il s'est choisis. C'est là ce que nous confessons en parlant d'inspiration : dans sa souveraineté, Dieu a suscité, contrôlé et authentifié le message des auteurs bibliques.

2. Nous croyons effectivement que la Bible doit être interprétée par elle-même. C'est là notre sauvegarde à la fois contre un fondamentalisme littéraliste qui extrait un verset de son contexte et ne tient pas compte des genres littéraires et contre l'importation de types de pensées étrangères à la Bible (platonisme, aristotélisme, rationalisme, existentialisme, marxisme, etc.) qui tous deux faussent sa compréhension.

Ceci dit, nous sommes bien conscients que les auteurs bibliques ont tissé leurs écrits en se servant parfois de matériaux étrangers à la culture israélite ou judaïque. Nous ne pouvons donc faire abstraction du monde ambiant lorsque nous recherchons une interprétation rigoureuse des textes bibliques. Nous croyons cependant que Dieu poursuivait un projet en présidant au rassemblement de ces matériaux. Projet de salut pour Israël et les nations. En conséquence, le choix de notre grille herméneutique dépendra de ce projet et non des éléments réunis pour le réaliser. Si tel auteur biblique emprunte tel concept étranger, c'est en effet qu'il convenait bien à sa visée. Nous refusons donc la thèse qui prétend que le message biblique aurait été altéré dans sa spécificité par des courants religieux et philosophiques avant même d'avoir été consigné par écrit dans les livres devenus canoniques.

3. Il est vrai que nous croyons que « la Bible donne les normes nécessaires et suffisantes de la foi. Le langage de la Bible est susceptible d'être compris par le croyant du XX^e siècle sans que ce langage doive être interprété. » Le message biblique est assez « clair » pour qu'un homme moderne, sous l'action du Saint-Esprit, mette sa confiance en Jésus-Christ et comprenne ainsi l'essentiel du message bibli-

que. Celui qui actualise la Bible, c'est avant tout l'Esprit Saint, grand herméneute qui nous conduit dans toute la vérité (cf. Jn 16. 13). Le grand obstacle à la compréhension de la Bible n'est en effet pas tant le fossé culturel qui nous sépare des auteurs bibliques que la révolte, le repli sur soi, le péché ou la prétention à l'autonomie qui nous séparent de Dieu (cf. 2 Tim 2. 25 ; 2 Co 4. 3-4, par exemple).

Cette confession ne nous dispense cependant pas de mettre en œuvre tous les moyens appropriés pour comprendre le texte biblique de façon rigoureuse dans son contexte non seulement biblique, mais extra-biblique (c.-à-d. dans tout le contexte historique et littéraire où il a vu le jour). Le même Saint-Esprit suscite en effet des pasteurs et des docteurs pour proclamer, expliquer, interpréter et appliquer sa Parole aujourd'hui.

Reconnaître l'autorité de la Bible seule, c'est, surtout pour nous théologiens, renoncer à nous ériger en juges au-dessus de l'Écriture et nous soumettre au message que nos recherches historiques, exégétiques et autres auront dégagé : ce que Paul par exemple a dit, c'est ce que Dieu a voulu qu'il dise et nous nous y soumettons.

F. MOSER : Pour résumer :

D'une part vous voulez être scientifiques et d'autre part vous préconisez, si je vous ai bien compris, la thèse fondamentaliste. Il me semble que vous devez choisir : une lecture scientifique rigoureuse ne peut s'allier à un fondamentalisme qui est, par définition, acritique.

Vous pouvez bien sûr récuser ces définitions qui vous paraîtront certainement massives. Elles sont schématiques, j'en suis conscient, mais je pense que cette formulation fait ressortir tout l'enjeu du problème. Par ailleurs, vous m'accuserez peut-être de dresser une alternative, mais la condition interne de votre éditorial m'y oblige.

Peu importe vos présupposés : vous êtes libres de choisir l'une ou l'autre manière d'aborder le texte biblique. Ce qui importe par contre, c'est que vous informiez le lecteur sur ce point décisif et ceci sans équivoque. Si vous vous dérobez à cette tâche, vous contraignez le lecteur à des conjectures.

HOKHMA : *Vous avez raison : notre éditorial n'est pas assez explicite. Merci de nous forcer à préciser notre position.*

Comme vous semblez vous y attendre, nous ne nous laissons pas enfermer dans votre alternative. Nous n'adhérons ni à une approche scientifique (si on entend par là

faire de l'homme et de sa raison autonome la seule norme de toute connaissance) ni à une approche fondamentaliste (si l'on étend par là se livrer à une lecture naïve et littéraliste de la Bible.)

Si, par contre, il suffit de confesser le sola scriptura pour être fondamentalistes, nous nous reconnaissons volontiers en si bonne compagnie. Et parallèlement, si une approche scientifique se caractérise par une recherche rigoureuse de compréhension et de cohérence, nous osons revendiquer cette qualification.

A vrai dire, nous ne pensons pas qu'une théologie puisse être vraiment scientifique. Elle disposerait de Dieu et se dispenserait de la foi. La théologie peut tout au plus mettre en œuvre des méthodes scientifiques dans certains domaines (les recherches historiques, philologiques ou exégétiques par exemple) mais son objet comme son projet dépassent le cadre scientifique.

Pour vous comme pour nous qui ne pouvons nous arrêter à une lecture simpliste et peu rigoureuse de la Bible, la véritable alternative est la suivante : faut-il plier la révélation biblique aux exigences des sciences ou reconnaître les limites des méthodes scientifiques lorsqu'elles sont appliquées à la révélation biblique ?

Nous avons choisi la seconde possibilité. Le savant moderne pourra nous aider à comprendre les conditions historiques, sociales et littéraires du message biblique, il nous aidera à ne pas déformer la pensée des différents auteurs bibliques en nous conduisant à une exégèse rigoureuse, mais ce sont les témoins anciens qui nous diront qui est Dieu, ce qu'Il a fait, ce qu'Il a dit et ce qu'Il attend de nous.

F. MOSER : 2. L'absence d'une définition claire de votre principe herméneutique.

Si je vous ai bien compris, votre principe herméneutique est la « crainte du Seigneur ». A ce sujet on lira, par exemple, les conclusions des articles sur Bultmann et Ricoeur de M. Henri Blocher.

Quelle est la signification de ce slogan derrière lequel vous vous êtes réfugiés ?

L'article de M. Frank Michaeli sur la sagesse et la crainte de Dieu se veut-il une réponse ? Je l'ai lu avec intérêt, mais malheureusement il ne m'indique pas votre définition de l'herméneutique tant il est vrai que l'herméneutique n'est pas une vague théorie, mais une méthode qui vise à la compréhension et à la traduction (au sens large) d'un texte.

HOKHMA : *La crainte du SEIGNEUR est bien plus pour nous qu'un « slogan » ou même qu'un « principe hermé-*

neutique ». C'est le motif fondamental et l'attitude indispensables à toute démarche théologique. La théologie est en effet autant déterminée par l'attitude du théologien à l'égard du SEIGNEUR que par les méthodes utilisées, qui ne sont jamais neutres.

Il faut pourtant que nous reconnaissons que nous ne pouvons en déduire sans autre toute une méthode herméneutique. Au stade actuel de nos réflexions (nous sommes une équipe d'étudiants à réfléchir en commun !), nous formulons à la suite de M. Blocher les grandes lignes suivantes :

1) Pour qu'il y ait herméneutique, il faut au moins que :
— l'auteur, l'interprète et celui qui comprend aient chacun une pré-compréhension de l'objet que vise la parole, fondée sur une relation « vitale » avec lui.

Par l'effet du péché, notre pré-compréhension de Dieu et de sa Parole est faussée. Il faut que l'interprète soit d'abord vaincu et redressé. Le Saint-Esprit est donc indispensable à l'herméneutique biblique ; c'est lui qui conduit à la repentance et à la confession et, par là, à la compréhension.

— La situation des auteurs bibliques et la nôtre ne soient pas radicalement différentes, qu'il y ait entre elles suffisamment de communauté et d'analogie pour fonder des équivalences.

La vision biblique de l'unité du genre humain, de la permanence de la nature humaine et l'unité de l'histoire conduite par Dieu, garantit la possibilité de l'interprétation. Des langages originaux aux nôtres, la distance se franchit d'autant plus aisément que les textes concernent en général les éléments les plus constants de l'expérience humaine et les faits qui valent pour toute l'histoire.

2) L'herméneutique cherchera d'abord à comprendre la parole biblique. Comprendre, c'est recevoir le sens défini par la parole d'autrui, en respectant sa priorité.

3) Dans son travail d'interprétation proprement dit, l'herméneute cherchera à traduire dans son propre langage et pour sa propre situation le message biblique. L'interprétation sera fidèle si les expressions dans les deux langues sont équivalentes.

4) La norme de l'interprétation réside dans l'auto-présentation de l'Écriture. Cette auto-présentation est double :
— L'Écriture se présentant comme un recueil de paroles d'hommes, l'interprète devra mettre en œuvre toutes les méthodes d'interprétation scientifiques courantes (avec les réserves formulées plus haut) ;

— les auteurs bibliques attribuant à leurs paroles une ori-

gine transcendante et une exousia unique, l'interprète ne dressera jamais son jugement contre ce que le texte paraît vouloir dire.

Nous sommes bien conscients d'avoir répondu de façon très schématique à vos questions. Vous qualifierez peut-être nos réponses de slogans. A notre décharge, nous dirons qu'une réponse précise et nuancée aurait nécessité au moins un livre ! Nous aborderons de façon plus détaillée la question de la Parole de Dieu dans un prochain numéro spécial (HOKHMA No 8), mais nous espérons que tous les articles que nous publions contribuent à montrer que notre pré-supposé n'est pas dénué de fondements.